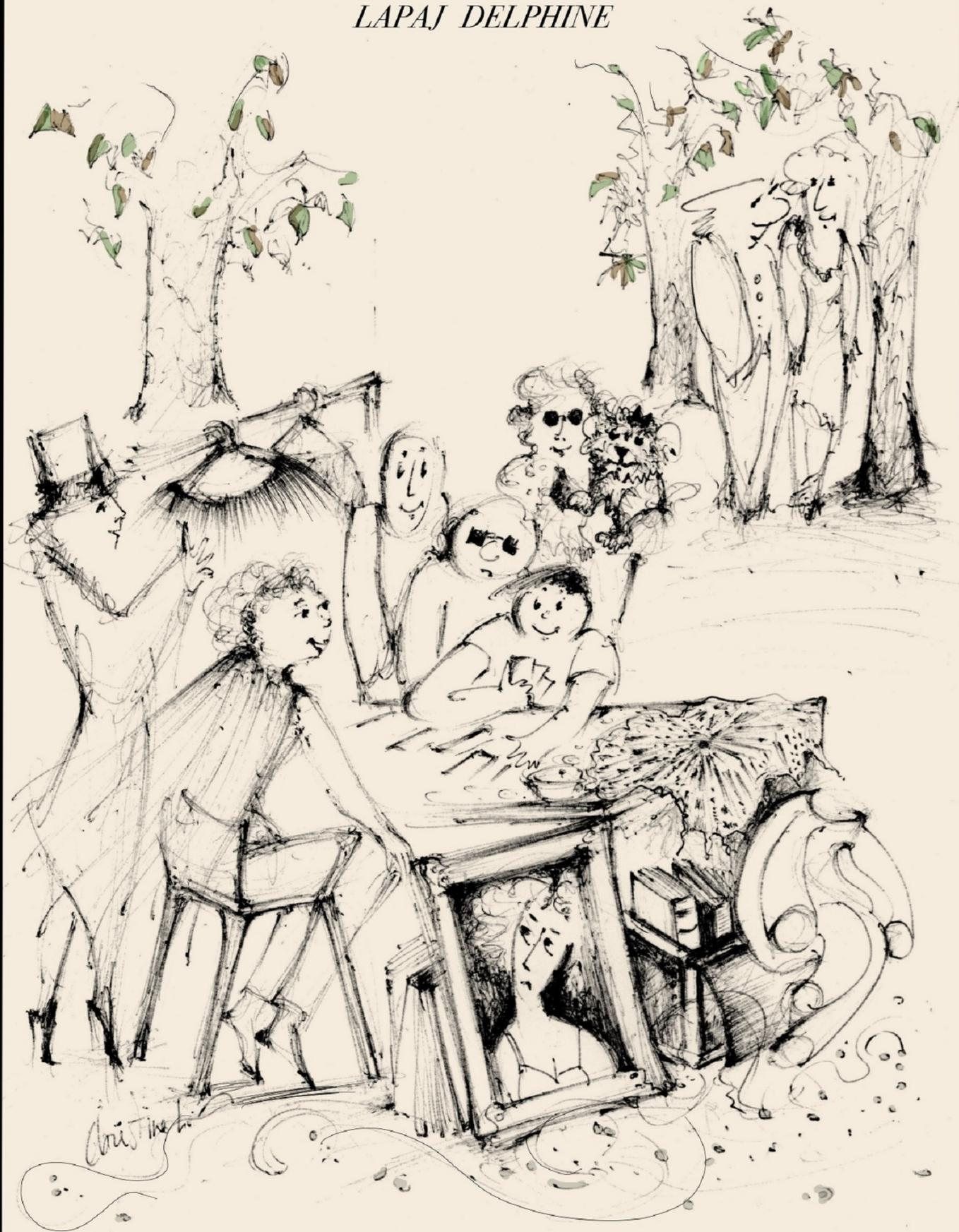


VIDE - GRENIERS

LAPAJ DELPHINE



Delphine Lapaj

Vide-greniers

© Delphine Lapaj, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8808-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux gens

Les gens sont comme ils sont.

PROLOGUE

J'aime peindre les gens, peu importe l'endroit, peu importe le moment, à nu, à l'état brut, tels qu'ils apparaissent dans leur plus criarde vérité, à la seule différence que je n'utilise aucun chevalet, aucun pinceau mais un simple crayon et une palette de mots que je trimbale au gré de mon inspiration.

Parfois, le pinceau s'égaré du cadre pour y revenir de plus belle, subtils va-et-vient entre réalité et fiction dont je ne cesse de me délecter.

Ainsi, me vis-je installer un étal dans un vide-greniers local un long dimanche d'automne, prétexte à une scène d'observation des plus enthousiasmantes.

PEUPLE

Assise dans mon fauteuil de pêche, derrière une planche en bois soutenue par deux tréteaux, légèrement en contrebas, j'observe sans être entièrement vue ; j'ai l'impression d'être dans les coulisses de quelconque scène théâtrale où on est aux premières loges avec cette délicieuse sensation de posséder le peuple, le monde entier.

Multiplés visages, multiples déhanchés qui passent ou bien s'arrêtent devant la scénographie que j'ai travaillée depuis des semaines et dont je suis fière ; elle attire toutes les races de l'espèce humaine : la Raffinée, la Grottesque, la Résignée, la Niaise, la Farfelue, la Méchante, la Gentille...

Me soucier de chaque personne dans cette masse, m'intéresser à ce qui fait que chacune est Une, Unique dans son genre m'amuse, me procure le plaisir simple d'exister dans un ensemble, une mosaïque aux nuances claires et sombres, où je ne suis que fragment de vie parmi tant d'autres.

Curieuse, je me demande alors comment ils me perçoivent et dans quelle catégorie humaine ils me rangeraient à ce moment précis de leur vie et de la mienne.

D'une certaine façon, ceci me met étrangement mal à l'aise et me donne le vertige.

RAPACE

Posé à même le sol, face à moi, un cadre ovale en pitchpin attire mon attention ; en dessous, la photo noir et blanc d'une dame, flanquée sous du verre floqué qu'aucune main n'a daigné épousseter.

La cinquantaine, chignon tiré à quatre épingles, regard hagard vers le Nulle Part, le Non Espoir comme si elle avait alors choisi d'éterniser un moment qui ressemblait à un sacrifice devant un autel, le sacrifice d'une vie qu'elle s'était trimbalée de son mieux mais qu'elle n'avait jamais pu transcender.

Elle me fascine et je me plais alors à lui imaginer une histoire, une histoire bien vécue qui justifierait cette injuste raison d'être aujourd'hui bradée trois euros, cadre compris, pour appâter un chineur féru.

Crise de la pomme de terre, Irlande de 1847, elle la fuit, fuit son Cork natal, les entrailles bouffées par la faim et le désespoir d'avoir perdu l'amour de sa vie trop tôt, trop vite, trop injustement ; bateau cercueil¹ dans lequel elle embarque pour tenter le diable dans le pays du rêve: Amérique, là où elle a tout à gagner vu qu'elle a déjà tout perdu.

Alice O' Leary, troisième classe, New York, la Statue de la Liberté en chair et en os face à elle, et puis, égarée comme une bête de troupeau, qu'a-t-elle vécu pour finir ainsi sur du macadam, tombée dans les affres d'un oubli impitoyable comme un soldat dans une tranchée ?

Il surgit de nulle part, tournoie autour les bras déployés et l'approche doucement, suffisamment pour m'extirper de mon imagination ; il se baisse sans même la regarder ; ses yeux, ses traits d'une délicatesse infinie, sa sainteté ne l'affectent nullement ; il saisit le cadre de ses griffes acérées, l'œil avide et lascif tel celui d'un charognard sur un corps en décomposition.

Il négocie le prix, l'arrache à mon regard, l'emporte avant que j'aie le temps de lui inventer une suite de vie, une belle suite qu'elle méritait sans aucun doute.

Il m'écœure : il va décaper le cadre, caresser les veinures du bois, lui refaire une patine façon art déco pour le vendre à bon prix dans sa boutique vintage de brocanteur huppé et puis il jettera la vieille photo à la déchèterie du coin car seule la sève de l'argent l'intéresse, le reste n'est que pacotille.

Il va la violer à sa façon et le visage de la victime m'obsédera car il sera à

jamais l'incarnation de la Destinée de tout un chacun avec ce qu'elle a de plus cruel et d'injuste.

Je me réconforte en me disant qu'elle aura au moins existé le temps d'un court instant, à travers mon regard, mon éphémère considération et ces quelques mots hagiographiques.

LE ROI SOLEIL

— Non ! Touche pas ! Je ne t'achète rien aujourd'hui, je t'ai prévenu avant de venir !

Mais l'enfant touche car il en veut encore et de toute façon, il finira bien par les avoir toutes les deux à la fois: sa mère et la carte Pokémon.

— Je l'ai pas celle-là et c'est exactement celle que je cherche depuis longtemps, s'il te plaaaaaît maman ! ! ! ma maman que j'aime de tout mon cœur !

— J'ai dit « non », « non, c'est non ! » Combien de fois il va falloir que je te le répète ! ? Allez, pose la !

C'est déjà un « non » perdu d'avance, lancé en l'air aussi vite qu'il va retomber comme la bombe d'un feu d'artifice qui en met plein les yeux pour rien.

L'enfant le sait, il va employer les grands moyens et ça va marcher, l'ennemi est une cible facile à avoir, trop facile à ses yeux et il va bien en profiter. Acteur talentueux et espiègle, apparemment expérimenté en la matière, il trépigne, croise les bras et fait une moue sans pareille que même ses grosses joues ne parviennent pas à dissimuler.

— Allez, on y va ! dépêche, tu sais bien qu'avec moi, ça ne marche pas ce genre de choses ! Ce sont les adultes qui décident ! Un point c'est tout !

Position statique, il ne bouge pas d'un pouce, yeux baissés, imperturbable, petit caillou solide comme un roc ; je me fais petite devant la bataille touché coulé.

Il s'avance, touche à nouveau la carte posée sur mon stand et s'exclame: « trop belle mamounette, regarde, c'est pokémon soleil et en plus elle brille de mille feux ! ! ! »

— S'il y avait ton père, ça ne se passerait pas comme ça ! ah, ces gosses ! !

Il sent qu'elle commence à céder, qu'il la a à l'usure et il va jouer sa dernière carte: la larmichette qu'il va faire poindre dans chacun de ses grands yeux bleus au charme fou, si fou qu'ils feraient fondre la terre entière.

— C'est bon maintenant, arrête ton cinéma , tu en deviens ridicule !

Elle le regarde, me regarde, hésite et, agacée par le fait d'avoir été coulée, finit par me lancer :

— C'est combien ?

— Vingt centimes.

— Et en plus, elle n'est pas chère maman ! elle brille comme toi, de mille feux...comme toutes les étoiles dans le ciel !

Elle capitule, elle n'en peut plus, toujours batailler pour un oui ou pour un non la fatigue ; il obtient la carte Pokémon de ses rêves et désormais, il sait pertinemment qu'il aura à jamais toutes les cartes en poche.

Elle ne sait pas encore qu'elle est coulée à vie. L'enfant n'est pas stupide, il comprend vite.

DERNIÈRE VOLONTÉ

— Joli stand !

Je lève la tête et découvre une dame bon chic bon genre ; elle me complimente sur ma mise en scène «cosy», selon elle, et rehaussée d'une touche bien britannique ; en effet, j'avais pris un certain plaisir à agencer mes accessoires de façon à attirer les regards, à ce que les gens s'y sentissent bien, têtes baissées, bustes inclinés, jambes pliées, bras tendus vers l'Inaccessible objet, l'Unique, celui tant convoité et qu'ils finissent bien par trouver au moment où ils s'y attendent le moins, comme l'Amour.

Il y en a pour tous les goûts, chacun avec sa véritable raison d'exister et de justifier toutes ces longues heures à chiner et des « suis trop content(e), tu peux pas savoir comment ! » : dessous de verre gallois, théières, vieilles esquisses de la cathédrale Saint Paul, photophores, livres de grammaire anglaise, lunettes de plongée ... bref, tous les bibelots dont je décidais de me séparer, après maintes hésitations avec l'étrange impression de muer comme un serpent.

— Merci, c'est gentil de votre part.

— Bonjour Madame, je cherche des Pin's de toutes sortes, je les collectionne depuis peu, en auriez-vous ?

Je lui réponds que je n'en ai jamais eus et façon de l'encourager, qu'elle finira bien par trouver car il y a toujours ce genre d'objet dans les vide - greniers.

Elle reste là à balayer mon stand du regard comme elle balayerait d'un regard bien vague les vagues d'un océan, comme pour justifier sa présence à un endroit où elle n'a aucune raison de s'attarder mais où, avec un peu de chance, on lui consacrerait quelques minutes à écouter sa vie.

Elle ose, n'ose plus, trépigne jusqu'à ce que je lui tende la perche qu'elle s'empresse de saisir.

— Pourquoi des Pin 's et pas des fèves de galettes des rois, des capsules de bouteilles de champagne, des Schtroumpfs ou je - ne - sais quoi d'autre ?

Aussitôt, elle commence à me dérouler l'essence de sa vie.

— Je viens d'enterrer ma mère et sa dernière volonté a été d'avoir dans son cercueil le Pin's que son grand amour avait épinglé à sa veste lorsqu'elle l'a vu

pour la première fois.

« Un bûcheron gaillard du Canada, genre chemise à carreaux sous des bretelles, un vrai de vrai ; elle avait eu un coup de foudre pour ses yeux couleur noisette et son pin's feuille d'érable avec écrit dessus « *Protégeons nos forêts* » ; elle avait toujours aimé ce genre d'homme, terre à terre, engagé pour une cause écologique ; puis, elle s'était plongée dans ses forêts, s'y était tellement perdue qu'elle n'en était jamais revenue, engloutie à jamais dans les tourments d'un amour idyllique qui avait fini par avorter. »

C'est tout ce qu'elle savait, car sa mère s'était toujours arrêtée là, sans dire pourquoi, en baissant la tête pour cacher le vitré humidifié de ses yeux car elle ne voulait pas que sa fille la voie pleurer. Sur ce, elle ajoute :

— Vous savez, comme disait mon grand-père, des femmes, on peut en avoir à la pelle mais une mère, on en a qu'une, quoiqu'elle dise, quoiqu'elle fasse. C'est mon hommage à moi, mon éternelle quête, celle que je me suis jurée de poursuivre jusqu'à mon dernier souffle: collectionner ces épinglettes pour lui faire honneur, l'apothéoser et faire comme si elle était toujours là, pas trop loin de moi, une ombre éternelle derrière mes pas. Désolée madame, ça fait du bien de vider son sac, ses peines ; bref, j'espère qu'il ne va pas pleuvoir pour vous, j'ai l'impression que le ciel change et que les nuages arrivent.

— Vous n'avez pas à vous excuser, il n'y a pas de lieu pour pleurer sa vie ou la taire, je vous souhaite une bonne recherche.

Désemparée de n'avoir pu satisfaire sa demande, je me replonge dans mon fauteuil, les paupières alourdies par un réveil trop matutinal que même trois cafés expresso n'ont pas su alléger.

Elle venait de vider son cœur comme j'avais vidé mon grenier.

QUE DIEU BÉNISSE LES COMMERÇANTS

— Combien les chaussettes Garfield ?

Arrachée de mes doux songes, je ravale ma salive en ayant une pensée furtive pour les commerçants de la terre entière, quotidiennement victimes de l'incivilité du « non bonjour » élémentaire. Toutefois, éducation oblige, je ne peux réfréner un « bonjour madame » qui de toute évidence, se fait écho.

— Cinquante centimes la paire, un euro les trois.

Je n'ai même pas le temps d'identifier la personne car tête baissée, à fond la caisse, elle est déjà en train de farfouiller dans le carton telle une musaraigne dans multiples pelotes de laine, elle en met partout, s'y perd, s'y énerve jusqu'à se relever, les joues rougies par la frénésie de la quête et me lancer violemment

— Y-a- pas de tailles ? !

Sereine, zen, je lui réponds qu'il y en a trois: M, S, L , medium, small, large.

— Pas normal de vendre des chaussettes anglaises, on est en France, bon sang ! produisons français et achetons français ! En plus avec leur Brexit, ils commencent à nous fatiguer !

En bonne et due commerçante, je fais semblant de ne rien entendre ; je n'ai pas la tête à polémiquer, à parler politique ; elle se penche à nouveau dans le carton en ronchonnant et quelques minutes après, me tend une paire L avec Garfield en skateboard et cinquante centimes qu'elle pose brutalement sur la table avant de disparaître aussi vite qu'elle n'est apparue.

En m'avançant, je découvre par terre toutes les autres paires piétinées par un bon quarante poussiéreux ; patience oblige, je les remets dans le carton en les époussetant ; cela fait partie du jeu, faire semblant, réfréner sa colère, sourire même si on a envie de dire merde, qui plus est pour une histoire de chaussettes !

Le client est roi.

COMBLE VIDE

J'écoute la rivière couler limpiquement, calmement comme le scénario devant mes yeux, ce scénario de gens si proches et pourtant si éloignés.

Beaucoup regardent sans regarder, le regard tellement vide qu'il en est déroutant, achètent sans acheter, la moindre camelote, le moindre bibelot, façon de justifier la raison d'être de leur dimanche, ce dimanche qui n'en est plus un, un jour où il ne se passe plus rien, comme tous les autres.

Je me dis que tendre une pièce en échange d'un objet doit sûrement assouvir leurs désirs, les rassurer, dompter des frustrations intériorisées : peu importe qu'il soit beau, laid, futile, utile, kitsch..., ce qui compte est l'acte même d'acheter comme si ce geste faisait qu'ils maîtrisaient quelque chose, possédaient la terre entière, un court mais suffisant instant, l'instant de leur faire du bien, de les adoucir.

Le monde entier qui se dérobe chaque jour sous leurs pieds, de plus en plus vite, de plus en plus loin avec cette étrange sensation de ne rien pouvoir retenir: ce monde de fourbes, de sang, de cheveux qui tombent, ce monde de saloperies, de virus, de consommation, de retraites étriquées où seul l'Argent décide de votre dignité et des regards qui plongent sur vous.

Bien souvent, je me suis interrogée sur la nature du lien homme - objet et en suis toujours arrivée à la conclusion qu'il doit être profondément psychologique comme un cordon ombilical qu'on refuserait de couper de peur de perdre la vie, comme un joint qu'on fume en cachette car il vous rend momentanément heureux, comblé et vous fait grâce des énormes manques de la réalité.

Puis, l'Objet sera revendu sur les réseaux sociaux, balancé à la déchèterie du coin ou caché quelque part car finalement, il n'a eu aucune raison d'avoir été acheté, il n'a été que prétexte à continuer comme si de rien n'était, à vivre comme tout un chacun ou presque, à faire semblant d'exister.

Puis, ils referont des vide - greniers comme on fait un gâteau, un musée, la sieste ou l'Amour car il faut bien faire quelque chose de son dimanche, de ses journées, de sa vie.

QUESTION DE SURVIE

Des doigts nerveux, empressés, se mettent à gifler une par une mes robes de jeune fille que j'ai délicatement exposées sur un portique ; derrière, des cheveux teints blond cendré dépassent ; c'est une main plutôt âgée à en voir les nœuds aux phalanges et les veines gonflées au dessus.

Je devine des bras flasques qui laissent pendre un peu de graisse, avant d'entendre un « pas possible, c'est que des petites tailles ! » d'un ton relativement agacé voire désespéré face à l'implacable réalité.

— Bonjour madame, vous cherchez quelque chose en particulier ?

— Ah bonjour, vous avez de belles choses mais malheureusement, c'est pas ma taille !

Me-dit-elle en quillant la tête comme un héron cendré.

J'aperçois alors une dame classe au chignon fou lequel laisse pendre des mèches sur son beau visage que seules quelques tâches de vieillure trahissent, genre de dame à susciter encore d'innombrables « pas mal pour son âge ! » et de nombreux torticolis.

— Vous savez, en prenant de l'âge, on s'arrondit sans rien demander à personne, la nature ne vous fait pas de cadeaux ! Dommage car celle- là, je vous l'aurais bien prise !

Elle me montre ma préférée dont j'ai hésité à me séparer car pour moi, elle symbolise l'apogée de ma féminité lorsque les garçons se retournaient en me sifflant et en me complimentant sur ma taille de guêpe et mes formes qui étaient là où il fallait quand il le fallait.

Elle la regarde comme elle regarderait un ennemi avant de déposer les armes.

Je me dois de respecter sa quête existentielle même si je la trouve dérisoire et superficielle, d'attendre qu'elle la déshabille mille fois du regard avant de la reposer, vaincue et résignée.

Tout à fait le genre de dame à penser son corps et pas son âme, à sentir son cœur battre à travers le regard des autres, des hommes et à se jurer que la vieillesse n'aura jamais sa peau.

Non, impossible, impensable, elle ne peut pas se permettre de vieillir car elle a toujours existé grâce à sa beauté, à toutes ces heures passées à épilucher les

magazines de mode, à arpenter les boutiques et à caresser sa peau de multiples crèmes incantatoires. Impossible que tout cela se dérobe après tant de sacrifices, que la nature lui joue ce tour ; elle fera tout pour trouver la robe faite pour *elle*, oui, elle fera tous les vide - greniers sinon elle en mourra ; c'est une question de survie, elle se l'était jurée un soir devant sa psyché en acajou qui lui disait qu'elle était la plus belle au monde et ce pour l'éternité.

— Désolée madame, bonne journée quand même.

— Bonne journée à vous aussi.

Poupée Barbie flétrie quitte mon stand en quête de l'inaccessible robe, déterminée comme jamais, persuadée que tous les Ken de la terre lui ramperont encore derrière. Il ne doit pas en être autrement.

Elle finira bien par l'avoir cette Dame Nature, la seule qu'elle aura eu à détrôner de toute sa vie, la seule qui lui aura résisté.

L'espoir fait vivre.

BALIVERNES

Les gens se croisent sans se connaître, se reconnaître ou parfois se retrouvent inopinément, embarrassés en se disant que c'était pas le moment et quoiqu'il en soit, qu'ils devraient faire avec en meublant le silence.

Pour cela rien de tel que les mots, ces mots pansement qui servent à parler pour ne rien dire, ces mots de la pluie et du beau temps, ces mots horriblement vides.

— Oh mon dieu mais c'est Pascale ! Je t'avais pas reconnue ! ! !

— C'est pas vrai ! Michelle ! Jamais j'aurais pensé te rencontrer aujourd'hui ! Je suis trop contente ! Qu'est ce que tu deviens, depuis le temps ! ?

— Tu n'as pas changé, tu fais toujours aussi jeune ! je suis à la retraite depuis peu, et toi ?

— Arrête, j'ai pris un sacré coup de vieux comme tout le monde et puis parlons en d'une retraite même si j'y suis aussi. Entre papa et maman à m'occuper et mon petit-fils que je garde chaque week-end, pas trop de temps pour moi !

— T'as des enfants alors ?

— Oui une fille mais bon, on a toujours besoin des parents surtout quand on divorce..

— À mince ! ce sont des choses qui arrivent surtout de nos jours, les gens divorcent pour un oui ou pour un non, c'est la mode, le problème c'est que c'est les gosses qui trinquent !

— Jamais j'aurai cru ça : il a foutu le camp avec une autre, une jeunette, dix ans de moins, ah ces hommes ! ! Capables de tout et de rien ! Et toi ?

— Moi tranquille, pas d'hommes, pas de gosses, juste un caniche, j'en ai assez comme ça d'aller voir papa chaque dimanche à la maison de retraite.

— Et oui, il arrive un moment où s'occuper des parents devient lourd, ce n'est pas qu'on ne les aime pas mais bon ! Tu vois ce que je veux dire ?

— Je ne m'occupe que de papa, maman est morte depuis longtemps.

— Désolée pour toi.

— T'as pas à être désolée, c'est la vie et puis, t'es pas censée le savoir.

Je les observe toutes deux, hésitantes, gênées de ne plus avoir autre chose à se raconter, chercher une phrase, des mots comme on chercherait un kit de survie ; heureusement, la plus rapide des deux finit par les sortir bel et bien d'affaires.

— Tu sais bien, comme on dit, le cerveau des hommes se trouve en dessous de la ceinture et en plus avec la crise de la cinquantaine, faut pas demander ! Ils vous balancent comme des kleenex sans la moindre pitié.

Mais Michelle ne rajoute rien car avec son toutou comme unique compagnon, elle n'a pas d'expérience en la matière, elle comprend alors qu'il vaut mieux en finir de cette conversation sans queue ni tête et fait semblant de regarder sa montre en écarquillant les yeux :

— Oh mon Dieu, déjà ! excuse-moi, mais il faut que j'y aille car papa va m'attendre et tu sais, en prenant de l'âge, il aime de moins à moins attendre ; c'est comme ça, les personnes âgées sont exigeantes, bref, on sera sûrement pareilles, si on y arrive car il faut y arriver à quatre vingt neuf ans ! c'est pas donné à tout le monde surtout de nos jours avec toutes ces maladies qui traînent !

— En tout cas, tu peux pas savoir comment ça m'a fait plaisir de te revoir.

— Moi aussi.

— À une prochaine, je sais pas à quand mais on ne sait jamais ce que la vie nous réserve, on finira bien par se recroiser un jour, un jour de vide - greniers.

— Ou un jour de vide - maisons.

Chacune repart dans sa direction ; la platitude de leur conversation n'a fait que confirmer des conclusions que j'ai tirées depuis bien longtemps :

— Les gens ne respectent pas les mots, ils s'en servent pour ne rien dire.

— Les hommes n'y vont pas par quatre chemins.

— L'amour finit par se lasser.

— Les enfants sont ingrats quelque part.

— Un vide - greniers peut débarrasser des gens mais en embarrasser d'autres.

Sur ce, je me mets à ranger mon étal car cela fait aussi partie du jeu : un exposant se doit de remettre en place ad aeternam ce qu'un grand nombre de personnes a déplacé voire balancé en toute impunité.

« Qui a patience a paradis. »

UNION SACRÉE

Mains qui se tiennent, se serrent, fort, à l'unisson comme leurs cœurs qui battent ensemble à la cadence de pas fatigués ; ils portent la misère noire sur eux, elle suinte de leurs pores et ils ne cherchent même pas à la cacher car elle leur est familière depuis longtemps, trop longtemps et ils n'ont pas d'autres choix que de faire avec et de s'en foutre.

Ils sont déjà catalogués, il y a eux, les pauvres et il y a les autres, les riches, un point c'est tout, pas difficile à comprendre, plus difficile à admettre.

Ils se coltinent cette pauvreté sur le visage, les cheveux, les dents ou du moins ce qu'il en reste, des vêtements trop amples et des chaussures qui n'arrivent pas à soutenir leurs pieds.

Ils se triment leur Fatalité, celle qui leur est tombée dessus, allez savoir pourquoi, allez savoir comment, comme un poing dans la figure sans avoir le temps de réagir, sonnés.

Pourtant, ils restent soudés, cela crève les yeux, comme si leur union, leur amour familial leur permettaient de survivre, d'aller de l'avant jusqu'à avancer discrètement vers mon stand guidés par leur garçon qui pointe mon skateboard fluo de son index osseux.

Le genre de parents à tout oublier un court instant, à se plier en quatre pour leur petit dernier, celui qui les porte, les transporte, à faire en sorte qu'il soit logé à la même enseigne que tous les autres, les enfants des classes aisées, ceux qui ont souvent tout facilement, les Rois Soleil.

Ils me sourient, savent que j'ai déjà compris que deux euros leur faisaient trop cher et quoiqu'on en dise et qu'on en pense, l'argent fait le bonheur d'un moment dominical en famille.

Ses mains étiées effleurent le skate comme s'il s'agissait de la huitième merveille du monde, il le convoite, le désire plus que tout ; il ne fait que confirmer cette éclatante vérité : la pauvreté fait qu'on respecte plus les choses et les gens, ce que ne font pas la richesse et l'opulence : elles les banalisent, les désacralisent.

— Vous le vendez combien, s'il vous plaît ?

Gênée, je n'ose répondre un timide deux euros car je comprends que pour eux,

tout est toujours trop cher car il y a toujours ces mêmes priorités : se loger, se chauffer et manger.

Elle hésite, regarde son petit, il ne dit rien car il sait que ses parents ne joindront jamais les deux bouts à moins d'un héritage inattendu ou d'un Banco gracieusement gagnant ; il sait ce qu'est leur sacrifice au quotidien car il le subit avec eux.

— Prends- le si tu veux, je te l'offre.

Il me fait un sourire, un vrai de vrai, reconnaissant et innocent, mais il n'ose pas et se tourne respectueusement vers ses parents, ils sont la prunelle de ses yeux.

— Non Madame, c'est gentil de votre part mais il n'en est pas question.

La mère décline mon offre et me tend une pièce , elle veut garder sa dignité mais elle sait déjà qu'elle devra sacrifier autre chose car les journées vont être encore longues jusqu'au RSA qui tombe le cinq du mois, ce satané 5 qui n'en finit pas de ne pas arriver.

— Merci, bonne journée.

— Bonne journée à vous aussi.

Je les regarde s'éloigner, lui, heureux comme jamais, eux, comblés de bonheur avec cette étrange impression d'avoir été comme tout le monde ne serait-ce qu'un court instant de leur vie.

Je me surprends alors à imaginer une toute autre définition de *Vide-greniers*, à ma façon, tel que je l'expérimente, le vis : *manifestation dominicale populaire et démocratique, durant laquelle tout objet est touchable par tout le monde et accessible à toutes les bourses.*

Et puis, m'en vient une autre :

Microcosme qui efface les différences, brasse l'imbrassable et d'où résulte une alchimie des plus inattendues, des plus touchantes et hélas des plus éphémères.

Demain, la réalité reviendra au galop aussi violente et implacable que jamais, tout un chacun pleurera sa classe sociale ou s'en enorgueillira.

Ainsi va la vie, les gens n'y peuvent rien et font avec.

VIDE SPLEEN

Il titube, il a bu, trop bu de ce rosé de buvette et comme on le sait, le rosé et le soleil ne font pas bon ménage.

Il a bu sa vie imbuvable, il est malheureux, cela crève les yeux mais tout le monde s'en fout, chacun sa poire ; au bout du compte, il est toujours tout seul au monde.

Il vacille, sourit bêtement, heureux le temps que le liquide anesthésie son cerveau et balaye en un temps trois mouvements ce qui fait qu'il en est là aujourd'hui : loque humaine que les regards fuient ou fustigent avec dégoût, indifférents, intolérants au possible, atrocement inhumains.

Il y croyait dur comme fer, il l'avait dans la peau, il avait même fait tatouer son prénom sur le bras gauche et en avait saigné de douleur ; il avait rajouté «pour toujours » même si cela lui avait coûté les yeux de la tête, toutes ses heures supplémentaires du mois, il l'avait rescapée de son naufrage, lui avait tout donné, son corps, son esprit mais malgré tous ces ingrédients, la mayonnaise d'un amour idyllique n'était pas montée ; elle s'était esclaffée dans l'air ambiant, peut être pas assez sain ou alors question d'huile trop rance.

Un matin, sur la table de la cuisine, il avait trouvé ces quelques mots écrits à l'arrache d'une main décidée" je t'ai aimé comme je te quitte" et puis, plus rien, silence radio, le vide total, l'Enfer au quotidien.

Sur le coup, il n'avait rien compris car la veille, elle avait osé tous les mots et tout son corps et ils s'étaient dansés jusqu'au bout de la nuit dans le satin et les soupirs.

Alors qu'il la pensait acquise, cette salope l'avait largué comme un malpropre, après tant d'années de vie commune où elle lui disait qu'il était l'homme de toute sa vie et qu'elle ne le quitterait jamais, plutôt mourir.

Il avait tout essayé : les pleurs de bébé dans les bras de sa mère, les tarologues et l'effleurement de ses doigts sur la paroi de la grotte de Lourdes mais absolument rien ne la lui avait ramené ; il le savait, il n'était pas fait pour les miracles.

Depuis, il la rêvait chaque nuit, dans ses draps froids et son lit qui n'en finissait plus d'être grand ; cet amour imaginé le maintenait en vie sinon, il se serait sûrement foutu sous un train, réduit en miettes sur un rail bien lisse, plus

lisse que son existence et on aurait dit « c'est à cause de cette garce, elle lui a pris tout son fric et s'est cassée comme une vaurienne. »

Il me regarde de son regard vitreux, il ne voit plus rien depuis longtemps et pourtant, je suis bien là à lui inventer un tronçon de vie sans qu'il en aie le moindre doute.

En tout cas, si tout cela est bel et bien vrai, j'ai envie de lui dire que rien n'est perdu d'avance et que demain, il rebondira ; il finira par oublier ce qu'il s'est pris en pleine tronche, il abandonnera le verre, le tabac, il aimera à nouveau car un amour peut en cacher un autre.

Il continue son chemin de croix, le pas chancelant, je lui invente un Cupidon fantôme au dessus de la tête prêt à le transpercer d'une flèche ardente.

Ou bien, je fais peut-être mal de lui vouloir du bien, peut-être la battait-il tous les soirs avec les rideaux baissés et la télévision en fond pour masquer les cris, aidé par des verres de vinasse dans le gosier ?

Peut - être avaient-ils fait semblant toute leur vie commune et les autres y avaient cru dur comme fer, cru qu'ils s'aimaient comme c'est pas permis ?

Dieu seul le sait.

PETIT BOUT DE FEMME

Sans se douter, elle m’amuse, elle fait la fierté de sa maman, sa maman rien qu’à elle, celle qu’elle n’échangerait pour rien au monde, elle est d’une coquetterie déroutante pour son âge, genre de fillette qui ne pourrait se voir refuser le moindre bijou et à quoi bon ? De toute façon, c’est déjà un bijou à elle toute seule.

Elle essaie toutes les bagues, les repose délicatement sur mon stand, les reprend à nouveau pour les essayer une énième fois, elle force pour les faire glisser le long de ses doigts grassouillets ; sa mère lui dit qu’elle a le temps, que rien ne presse pour une fois ; c’est dimanche et le dimanche, on prend son temps avec ses enfants, elle savoure ce moment viscéral qu’elle voudrait éternel, ce moment de maman d’une vraie enfant pas encore souillée par cette foutue vie d’adulte.

— Maman, je sais pas laquelle choisir ! Trop difficile, elles sont toutes belles !

Elle hésite entre la bague à la pâquerette et celle au cœur rouge. Ses grands yeux bleus brillent, elle en tremble de plaisir et le temps de réfléchir, dessine des cercles invisibles sur le sol avec la pointe de ses escarpins cirés.

Et puis, il y a aussi ce bracelet qui irait bien avec sa robe fleurie «tu sais maman, celle que Tata Hélène m’a offerte pour mes six ans l’été dernier. »

— Tu peux prendre une bague et le bracelet, tu as le droit de vider un peu ta tirelire, ma chérie.

Elle sourit de toutes ses fossettes, de quoi faire craquer toutes les mamans de la terre entière, elle me regarde et me plonge dans la plus belle des nostalgies.

— Je prends celle à la pâquerette, pas celle au cœur rouge, car j’ai pas d’amoureux ; il y a que toi que j’aime maman et pour porter une bague avec un cœur, il faut être amoureux, du vrai amour, de celui de toi et Papa.

Sa mère me tend une pièce, heureuse comme jamais, complice de mon regard qui en dit long, très long sur cet amour qui vaut tous les autres : l’amour maternel, le vrai, l’Unique, celui qui donne un sens à votre vie et qui fait que vous restez debout envers et contre tout sans tomber dans les innombrables fossés qui longent votre route.

Elles partent, toutes deux belles comme jamais.

BIEN TENTÉ

Il trépigne, nerveux, foule de ses pieds le sol de ma devanture tel un taureau dans une arène ; il cherche rien et tout à la fois, la cinquantaine bien trempée, style d'homme à séduire une femme pour satisfaire ses envies, si possible attirante et vite consentante.

— Bonjour, je cherche un jeans taille quarante, auriez- vous cela chère madame ?

Je sors l'unique de ma pile, il est soit - disant pas à son goût mais à vrai dire comme il n'est plus sûr de ses goûts, il m'affirme qu'il repassera, qu'il doit réfléchir et s'éloigne en me jetant un regard bien lascif, j'ai l'impression que des milliers de spermatozoïdes s'agitent autour de lui comme des abeilles autour d'un essaim ; il se balade avec et finira bien par s'en débarrasser en trouvant chaussure à son pied.

Il revient à la charge aussi vite qu'il est parti, le temps de faire un cinquante mètres aller-retour et de se dire que sa proie est résistante et que cela ne va pas être chose facile.

— Finalement je vais vous le prendre, à ce prix, je ne risque rien. Qu'en pensez-vous ?

Sans me laisser le temps de répondre que je n'en pense rien, il l'a revêtu au dessus de son treillis de chasseur du dimanche sous les yeux de passants interloqués par ce strip-tease improvisé. Le spectacle est burlesque, le pire, c'est qu'il ne s'en rend pas compte : cela lui serre tellement qu'il n'arrive pas à avancer au risque de faire craquer la couture de l'entre-jambe, du coup, il le repose et cherchant à tout prix à faire durer le temps, il prend le premier short de plage XXL que j'ai posé dans un carton libellé « choses de la mer » il l'enfile d'un coup sec mais celui-ci lui est tellement grand qu'il se métamorphose soudain en boxeur prêt à rentrer sur le ring.

Coriace comédien, il ne veut pas finir tué par le ridicule et ajoute :

— Un peu trop grand mais bon cela va le faire, d'ici l'été prochain, je prendrai bien quelques kilos, n'est-ce-pas ma p'tite dame ?

Il farfouille dans les poches de son pantalon pour en tirer les deux euros que je lui demande et en me les tendant, il me glisse sa carte de visite.

Je la froisse, la mets à la poubelle, le sourire aux lèvres, ravie d'avoir assisté à un jeu de séduction des plus comiques.

Il repassera plus tard, sans s'arrêter, tête baissée, des tongs à la main, après avoir sûrement déclenché un deuxième plan séduction et prié pour qu'il aboutisse sur une dune derrière une cabane de pêcheur si possible.

LES VIEUX

Clopin-clopant, main dans la main, petits corps frêles, ils regardent du même regard, dans la même direction, l'un calqué sur l'autre car la vie leur a fait ce rarissime cadeau : ne faire qu'un, un cœur pour deux après tant d'années de vie commune et y croire encore comme jamais, croire que demain sera un autre jour aussi merveilleux que le précédent, un don du ciel, du pain béni.

Je me demande quel objet ils peuvent bien chercher, à compter qu'ils cherchent quelque chose car ils ont déjà tout trouvé et n'ont sûrement plus rien à découvrir.

Je ne suis guère surprise de voir qu'ils n'ont d'yeux que pour les antiquités de mon stand, leur présent à eux, l'Histoire pour moi : un moine pour réchauffer dans le temps un lit bien trop froid, un peigne à carder la laine, une paire de sabots ariégeois patinés par la rugosité de la terre ; ils cherchent leurs ancêtres, leur jeunesse espérant ainsi s'insuffler plus de vitalité pour les jours à venir afin que le château de leur amour ne s'effondre trop vite comme un château de sable injustement balayé par les aléas de la vie.

Ils m'inspirent respect et admiration, je les observe, sereins, perdus dans leur monde de souvenirs et les interpeller serait alors une intrusion dans une intimité trop profonde, un sacrilège.

— Tu te souviens ? j'en portais pour aller battre les blés.

— Regarde, oh mon Dieu, ma grand- mère en utilisait un pour tisser ses draps en lin avant l'hiver !

Ils en rient de joie comme ils riraient devant le film de leur vie, des souvenirs plein la tête en veux-tu, en voilà.

Tout à fait le genre de vieux couple à rester ensemble sur un banc, la canne à la main, à aller au marché du samedi matin, propres sur eux, à tenir la énième prescription de l'autre en descendant les marches du cardiologue car ils ne sont tout simplement rien l'un sans l'autre ; ils ont trop peur de se perdre, ils ne s'en remettraient pas.

L'Amour dans sa plus noble manifestation, le Vrai, le Sincère, celui qui a vacillé, résisté aux vents et aux tempêtes, celui qui en a vu de toutes les couleurs mais qui perdurera jusqu'à la dernière flamme comme celle d'une bougie qui s'éteint devant Dieu.

Silencieux, à petits pas, ils quittent mon stand en me souriant d'un sourire tendre, ils n'ont rien acheté car ils ont déjà tout dans le cœur et la Mémoire et cela n'a pas de prix.

Je leur souris à mon tour, je suis sonnée, je viens de prendre une belle claque de leçon de vie.

Ils seront deux autres tableaux sur les murs de mon existence, deux icônes devant lesquelles je ne cesserai de m'agenouiller dans le plus grand des respects.

LARME

Une voix m'extirpe de mes rêveries aussi douce qu'une légère bise qui vous caresse la peau à vous en faire tressaillir.

— Bonjour, auriez-vous par hasard une combinaison de plongée taille huit, dix ans ?

— Bonjour madame, laissez- moi vérifier, je pense que oui.

— C'est pour l'été prochain, pour mon garçon, vous comprenez, j'ai pas trop envie d'investir, la vie est assez chère comme ça, déjà que je dois me saigner pour lui payer sept jours à la mer.

Je me réjouis de lui répondre que j'en ai bel et bien une, qui plus est, pour une somme dérisoire, ainsi, elle pourrait se permettre une gaufre chocolat caramel beurre salé de plus chez un arnaqueur sans scrupule de bord de plage.

Je lui tends la combinaison, le néoprène encore imprégné de sel comme la peau d'un hareng fumé sur les étals d'un marché aux poissons ; elle la prend sans savoir qu'elle m'offre alors une bouffée de bonheur, celui de repenser les bons moments du passé quand tout était simple, quand tout était aussi rose que des flamants sur une lagune mouillée.

La pièce de deux euros clinque dans la boîte métallique et me fait basculer dans le souvenir, quelques minutes, le temps d'en avoir mal de nostalgie, jusqu'à imbiber le vitré de mon œil de la chrysalide d'une larme.

Ils marchent dans le sable, courent, chassent les mouettes de leurs petits pieds tout neufs et se jettent dans l'océan en hurlant l'innocence de la vie.

Enivrée par l'odeur de monoi, je les prends en photo, fière de ma progéniture, fière d'avoir hurlé les jambes écartées, fière d'avoir enfanté.

Je les aime de tout mon corps, ce sont les plus beaux et leurs châteaux de sable les mieux construits de toute la Terre.

L'un revient à toutes jambes en sautant comme s'il voulait attraper le monde, il revient chercher sa combinaison car l'eau est un peu froide et il veut voir à tout prix comment que c'est sous les vagues ; je lui dis qu'il a raison, que c'est beau et qu'il faut toujours chercher la Beauté.

— Maman, et si je tombe nez à nez avec un requin ? ! ! !

Sa candeur m'émerveille, il me lance la belle vie en pleine figure, me fait savourer les vagues et le sable chaud sous ma serviette, j'ai l'impression de reperdre les eaux.

Et si l'océan me le prenait au moment où on se dit que c'est trop beau, qu'il n'y a plus de place pour le malheur, l'affolement et l'horreur ?

Je crierais à l'injustice, j'en voudrais aux vagues entières, la chapelle des marins au bout du chemin de croix deviendrait mon ultime refuge et je me noierais dans ses cierges.

Le tuba dépasse, laboure l'eau comme un soc qui remue les profondeurs des sillons pour en extraire le fin fond de la terre.

Il sort et me rejoint aussitôt pour me raconter la Beauté, les couleurs des écaïlles, des algues et la coque du Titanic « oui Moune, je te jure, je l'ai vue, ils se sont trompés tous ceux qui ont dit qu'il était mouru dans le Pacifique !!! »

Je ris en lui tendant la serviette, il a tellement froid qu'il me demande de l'enterrer sous le sable juste le temps de le réchauffer, pour de faux.

Les grains coulent suavement de mes mains et l'enveloppent jusqu'à ne laisser voir que ses yeux, son nez et sa bouche ; il réfrène un sourire car il ne veut pas la moindre fêlure dans la moulure de sable, il veut que cela dure, il est tout simplement heureux, heureux de rien et de tout à la fois.

Il ne veut plus bouger, seule sa respiration a le droit d'exister et de faire légèrement onduler son diaphragme.

Je remercie alors la Vie de m'avoir foutu la paix, le temps de saisir le temps jusqu'à le faire s'arrêter et de me dire que finalement elle vaut la peine d'être vécue.

Elle coule sur ma joue, je ne la retiens pas, elle descend lentement, se pose sur mes lèvres, amère, salée comme jamais, je finis par l'avaler en regardant le ciel, les yeux ouverts de bonheur.

PREMIER RAI D'AMORT

Ils sont jeunes, ils se veulent, se dévorent des yeux sans encore oser se prendre la main.

Chaque geste de l'un est une révélation pour l'autre, ils rient de séduction, de bonheur timide, ils sentent poindre leur amour comme un rayon de soleil dans l'entrebâillement d'une porte, ils ne le nomment pas car il ne trouvent pas les mots, ils ne trouvent que les sourires et la profondeur de leur regard qui en dit long.

Enfin, il brave sa timidité, il pose sa main sur son épaule gauche et lui lance un « t'as - vu là bas ? » en désignant mon stand comme le prétexte idéal pour lui déclarer sa flamme, chose que je n'aurais jamais imaginée.

Ils s'avancent, je devine ce qu'il a repéré pour lui faire comprendre ce qu'elle a compris depuis longtemps, depuis cette seconde où ils se sont bus des yeux jusqu'à la dernière goutte, cette seconde qui deviendra peut être cruelle éternité.

Il a trouvé, il est d'autant plus heureux que c'est rare, rare de trouver une « lovespoon² » dans un vide - greniers pyrénéen.

Elle en rajoute de surprise lorsqu'il lui explique que cette cuillère scelle beaucoup de choses : l'amitié sous toutes ses formes mais pas que cela : l'amour, le vrai, celui qui mérite qu'on l'aie attendu, celui qui régale vos nuits de rêves possibles et vous fait vous lever quand vous avez sommeil, marcher quand votre corps vous lâche, ou sourire quand vous avez envie de pleurer.

Il me l'achète sans marchander et la lui offre ; sa main en tremble, elle vient de comprendre que dorénavant, cela serait Lui et pas un autre, qu'elle ne devrait plus tourner sa vie dans tous les sens pour lui en trouver un.

Pour rien au monde, ils ne peuvent soupçonner qu'un jour peut être, cet amour ne sera que menottes, destruction mutuelle, temps gaspillé à faire semblant de s'aimer pour enfin craquer, s'avouer avec amertume qu'ils s'étaient finalement rencontrés pour se mourir ensemble dans leur propre corbillard et ce, pour la vie, l'éternité car, sans le savoir, ils se l'étaient jurés, corps et âme devant l'autel de leur paroisse.

« Qui aurait cru ? ils avaient l'air si heureux, toujours à se promener main dans la main comme quoi, on ne sait jamais ce qui se passe dans les maisons une

fois la porte fermée ! » répéteraient les gens.

L'Amour ne badine pas, il est dégueulasse.

STRING QUI PEUT !

Colossal, de la tête aux pieds, charpenté comme pas deux, je sais qu'il ne trouvera rien à son goût sur mon étal, ni scie, ni pelle, ni pioche ou quelconque objet que ses paluches pourraient empoigner.

Curieux, il s'approche quand même ; après tout, il a raison, cela ne coûte rien de regarder.

Il balaye ma mise en scène de ses yeux bovins, sans manifester le moindre embarras, il me demande si je vends des strings ; et oui, il en veut un et il n'y a pas de honte à ressembler à un chien dans un jeu de quilles, pas du style à se cacher de peur que tous les yeux de la terre se braquent sur lui ! Pas du style à ne pas assumer ses convictions : la vie est faite pour la vivre et pas la subir, la vie est surtout faite de plaisirs charnels, de bons plats et de bons vins, de bonnes soupes dans les vieilles marmites.

Surprise et désolée, je lui réponds que je n'ai pas cela et qu'il va finir par trouver.

Je ne peux m'empêcher de me demander quelle femme peut bien porter la ficelle d'une autre même pour une seconde, le temps de faire beugler la bête.

Déterminé et toujours avec l'idée de se mijoter un bon petit filet mignon au string, il me remercie quand même et se dirige tête baissée vers le stand d'en face ; il ne veut pas abandonner le morceau, il veut repartir coûte que coûte avec un petit cordon perdu dans ses doigts boudinés ; il est venu exprès, il préfère l'acheter ici car c'est moins cher qu'à la boutique de lingerie « ah quoi bon ? », il compte l'arracher tellement vite de ses incisives tranchantes, il en veut un rouge, rouge comme la rose de la Saint Valentin qui se fane tellement vite qu'on se complimente de ne pas y avoir trop mis le prix.

La passion ne fait pas toujours dans la dentelle !

PAS

Si un jour, on m'avait dit que je m'intéresserais aux pas des gens, j'aurais trouvé cela étrange.

Et pourtant, combien de différents puis -je en observer sur ma ligne de mire depuis mon mirador ?

Il y a ceux qui à petits pas, à pas feutrés s'arrêtent, ceux qui passent à grands pas, à pas de géant pour prendre le pas sur quelconque acheteur susceptible de leur prendre leur objet sous le nez.

Il y a l'homme, le râleur qui fait les cent pas en attendant que sa chère et tendre fasse le premier pas pour décider d'un achat superflu sans compter tous ces enfants et adolescents qui marchent sur les pas de leurs parents en rechignant et en traînant la patte.

Et puis, il y a aussi ceux qui paressent pas à pas le long des étals et qui reviennent sur leurs pas pour acheter le truc qu'ils auraient dû acheter dès le début.

Sans compter les faux pas de beaucoup qui tellement obnubilés par l'objet repéré au loin finissent par en oublier de les contrôler au point de risquer une chute dans la masse des passants.

Je me plais à décerner la palme du pas le plus émouvant à une petite mémé qui suit sa fille à pas de velours dans ses modestes sandales, apparemment perdue dans le labyrinthe d'Alzheimer ; elle ne la quitte pas d'un pas, d'une semelle car il n'y a qu'un pas d'ici à ce que cette foutue mémoire lui fasse entièrement défaut et balaye son passé atrocement vite, d'ici à ce qu'elle trotte péniblement derrière cette orpheline qu'elle a mise au monde, cette étrangère sans prénom qu'elle traitera de tous les noms d'oiseaux.

Pour faire rapide, je finis par classer les gens en deux catégories bien distinctes selon les pas qu'ils font et en essayant de ne pas faire de faux pas, me satisfait de mon constat :

Il y a ceux qui vont au pas de course et ceux qui vont à pas de tortue à pas d'heure ; en d'autres mots, il y a ceux qui prennent le temps et ceux qui lui courent après, ceux qui vivent et ceux qui survivent.

RÉSIGNATION

— Vous me le faites combien s'il vous plaît ?

— Cinquante centimes.

Silence pesant, jusqu'à ce qu'elle prononce, tête baissée :

— Désolée madame, trop cher pour moi, vous savez de notre temps, un sou, c'est un sou et puis, c'est pas à la retraite non plus que je suis prête d'en avoir.

Dame d'une trentaine d'années, rongée par la vraie pénibilité, qu'elle seule puisse évaluer à sa juste valeur puisqu'elle la vit au quotidien et je comprends que pour elle, baisser le prix n'est nullement l'audace d'un marchandage quelconque, d'une radinerie sans limites mais bel et bien d'une nécessité absolue car ce RSA à la con ne lui permet pas de joindre les deux bouts et puis, il y a ce fichu gaz qui augmente à vitesse grand V.

Je me fais subitement du mal à imaginer sa vie qu'elle n'a pas d'autre choix que de tirer comme un boulet pour nourrir deux gosses, elle avec et qui sait ? Le géniteur de ses enfants aussi : dégrader les chiottes municipales ou changer des draps remplis de spermatozoïdes dans les hôtels bourgeois du coin. Son regard me le dit à lui tout seul : « je ne vis pas, je survis, c'est mes gosses qui me tiennent sinon ... »

Je lui tends le napperon qu'elle tenait dans la main avant de le reposer, elle ne peut pas s'offrir le superflu car le nécessaire lui demande assez de sacrifices comme ça.

Elle le contemple, le trouve beau, elle n'est habituée qu'aux serpilières, qu'à la couleur marronnasse de l'eau dans les seaux, elle ne sait plus ce qu'est le blanc immaculé d'un ouvrage au crochet et elle donne l'impression de s'en excuser, de s'excuser d'être pauvre comme une pestiférée.

Je le lui offre, elle me sourit, elle n'a plus l'habitude des gens gentils pour de vrai, de ceux qui comprennent la galère dans laquelle elle s'enlise car la vie devient de plus en plus chère et son salaire ne tient plus la route ; malheureusement, les choses ne vont pas aller en s'arrangeant ; ce n'est que le début, le début de la fin, une galère sans nom.

Elle me remercie timidement et s'éloigne, le dos légèrement courbé, si jeune et déjà si vieille ; elle me fait pitié, on dirait une nature morte.

La vie ne lui a pas fait de cadeaux, elle n'est pas née sous la bonne étoile.

QUI SAIT ?

On se regarde machinalement comme toutes étrangères de vide - greniers dont les stands se font face, on y met parfois un sourire, parfois rien.

Elle observe les gens et baisse la tête, elle a l'air de broder des mots car elle a un carnet sur les genoux et un stylo à la main.

Peut-être est-elle en train de m'écrire de touches réalistes ou de m'aérer dans des figures de style, des métaphores filées et faire qu'à mon insu, je retrouverai vie dans le paradis des mots ?

Je m'amuse à imaginer les phrases qui naissent sous son stylo enchanteur, enfantées par ce je-ne-sais-quoi qui vous pousse à créer :

Elle est assise, je la devine à peine derrière ses tréteaux, elle songe, elle semble absorbée, par qui ? par quoi ?

La ride du lion nervure son entre-deux yeux, elle a quelque chose d'intense, d'inqualifiable, quelque chose de la « Migrant Mother³ » sur la photo de Dorothea Lange, quelque chose de parfaitement vrai.

Style de visage marqué par une vie cassée, pensive et pourtant tellement là à regarder les gens déambuler, à leur sourire quand ils s'arrêtent à son étal, à leur tendre un objet délicatement et généreusement comme elle tendrait une pièce du puzzle de sa vie qu'elle ne veut plus défaire pour le recommencer.

Elle doit sûrement jeter la peau d'une première existence pour en entamer une deuxième de plus belle car elle sait qu'il n'y en aura plus après ; la vie ne vous offre pas tant de chances de recommencer que ça ; elle n'a plus droit à l'erreur et puis, elle se doit de résister par respect pour tous ceux qui n'ont pas choisi de mourir ou qui doivent se battre dans des souffrances atroces pour éviter que leur cœur lâche car souvent, il lâche pour trois fois rien, une broutille.

Elle fait le deuil de plein de choses, à sa façon, frustrée, résignée mais déterminée comme jamais ; elle n'en veut pas à la terre entière et de toute façon, à quoi bon ? Faut prendre les choses comme elles viennent, rejouer sa vie, rebondir comme un ballon sauteur sous la dynamique des jambes d'un enfant...

J'aperçois le stylo effleurer le grain du papier, il aère les mots, jongle avec sous les caprices de cette main inspirée jusqu'à les faire retomber, les mettre à plat sur les pages d'un roman et qui sait, susciter l'intérêt de quelconque éditeur

qui aura le coup de coeur pour « le truc qui fait que », « la chose en plus » et le hissera en haut de l'étagère des best sellers.

Parfois le succès ne tient qu'à un fil.

GENTIL TOUTOU

— Une connerie de plus ! T'en as pas marre ? Où tu vas foutre cette babiole ? Y a plus de place dans la baraque !

Lorsqu'il me devine derrière l'étal, il s'arrête net d'aboyer. Sans se soucier le moins du monde des propos de son mari qui a bien voulu se laisser promener ce dimanche, madame me tend le vase de mes cauchemars, celui que je me suis jurée de vendre à tout prix car à mes yeux, il a toujours incarné le comble du mauvais goût ; genre de vase vert jaune urine qu'on se force à garder sur une étagère par pur respect pour celui qui vous l'a offert mais qui finit bien un jour par vous sortir des orbites.

Je lui en demande trois francs, six sous ; j'ai envie de la remercier de me l'acheter, malheureusement monsieur ne démord pas :

— Enfin ma puce, tu en as plein, où tu vas le mettre ?

— Mais si, tu sais, sur la cheminée, à côté de la photo de Tante Jeanne, elle aimait tellement les fleurs et je lui dois bien ça.

Sur ce, elle lui fait un clin d'œil révélateur d'un gracieux héritage dont ils ont dû bénéficier.

Gentil toutou n'ose plus aboyer mais on le sent s'agiter d'énervement, fouler le sol de ses petites pattes, il en a marre des caprices de sa Maîtresse, elle lui fait voir les pierres.

— Vous savez madame, tous les dimanches, c'est le même cinéma, il faut qu'elle revienne avec un vase, ça devient une manie ! Je crois qu'elle tient ça de sa mère ! Il a fallu que ça tombe sur moi ce genre de choses !

J'ai envie de lui rétorquer que quelque chose de bien plus grave aurait pu lui tomber dessus : un accident, un divorce, une maladie ou s'occuper de Tante Jeanne au quotidien.

Je n'ose intervenir, cela se voit que madame tient les rênes, qu'elle est du genre à toujours avoir ce qu'elle veut et que, coûte que coûte, elle aura le dernier mot.

— Oui mais chéri, regarde, la courbure de son anse n'est pas pareille que les autres et en plus, il n'est pas « made in China », tu sais bien, t'as horreur de tout ce qui n'est pas fabriqué en France.

Elle sait comment le caresser dans le sens du poil, il finit par céder en jappant :

— Ah ces bonnes femmes ! Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour elles ! Elles nous font tourner en bourrique.

Il frétille de plaisir à l'idée de la récompense qui l'attend ce soir, d'ailleurs il a bien voulu se laisser dompter en conséquence. Elle continue à le promener en serrant bien la laisse, il la suit en serrant bien le vase car il ne voudrait sûrement pas le casser, sa chère et tendre ne serait pas contente.

Il l'avait épousée pour le meilleur et pour le pire, à lui dorénavant de reprendre un peu du poil de la bête !

ET SI ?

Ça grouille de bruits, d'odeurs et de mots ; la vraie vie, la simple, celle des churros qui baignent dans l'huile rassis, de la vinasse mêlée à la ventrèche grillée, des relents d'urine sur les berges ensoleillées.

Les gens bougent, de ci, de là, tous les mêmes, perdus dans la masse, ensemble comme jamais.

Il en vient de partout, tellement qu'on ne sait plus où donner de la tête à vous en étourdir, à vous donner la nausée.

Et si maintenant, brusquement, atrocement .. ?

Il sort de nulle part, les balaye de sa lunette, il se délecte de l'instant, il va se faire plaisir ; il ne sait pas qui choisir, ah quoi bon ? Ils sont tous pareils, tous bel et bien là, en chair et en os, vivants comme jamais ; et puis, quelle importance ? Cela va être si rapide, une simple rafale dans la masse, ra-ta-ta-ta puis, terminé, il ira ailleurs et passera à d'autres, à autre chose.

Mes objets volent en éclats et aussi cette dame face à moi ; elle meurt à ma place, ses chairs déchiquetées finissent en lambeaux sur mon stand à m'en faire vomir, à me faire hurler au plus profond de mes entrailles, hurler à l'injustice du destin, les mains ensanglantées sur la tête, les yeux salis par la Laideur comme il n'est pas possible.

Tous déquillés, rien de plus facile, il suffit d'être concentré, d'appuyer et ça va tout seul, n'importe qui saurait le faire, un jeu d'enfants, un möllky à douilles.

Et puis, j'avalerais mes nuits de somnifères, je serais vivante et tuée à la fois ; un jour, je remercierais le bon dieu de m'avoir épargnée et le lendemain, le hairais de m'avoir protégée d'un pareballe humain.

J'enfouirais tous ces visages et ces cris au plus profond de mon inconscient mais l'inconscient ne peut pas tout prendre sur lui, alors la folie viendrait à mon secours en me tendant subrepticement la main pour me mener à l'hôpital psychiatrique du coin.

Psychopathe, malade mental qui ne pourrait jamais expliquer le véritable pourquoi de son geste car déjà, il ne saurait pas expliquer qui il est et il dirait qu'il avait été guidé par une pulsion des plus étranges «ça m'a pris comme ça, je sais pas pourquoi» ; il ne prendrait pas trop cher et ressortirait avec un

bracelet au poignet, gracié par une justice pas assez juste.

La mort redeviendrait vie et on passerait vite au tableau suivant, sans avoir eu le temps de faire le deuil du premier, c'est ainsi.

Le temps ne laisse pas trop de temps aux larmes ; on finit vite par oublier, s'habituer au Mal, à la Barbarie, à la Mort injuste si bien qu'ils font malheureusement partie du décor de notre vie comme une urne funéraire sur une tablette de cheminée.

Je me surprends à sursauter, j'ai peur, peur de l'insolite, de l'improviste ; c'est la première fois que cela m'arrive et pourtant, je ne suis plus une enfant.

OFFRANDES

Elle est ma façon de partager la sagesse des mots dans un silence d'Eglise parmi tous les pas des fidèles qui s'arrêtent discrets comme ils s'arrêteraient pour prier : ma malle en bois et tous les livres qu'elle protège comme une châsse les reliques d'un saint.

Silencieux et dans le plus indéfinissable des respects, ils en choisissent un et le posent dans la paume de la main, gracieusement, comme on poserait une hostie dans un palais en vous en faire fermer les yeux.

Ils aiment sentir le grain et l'odeur du papier, ils s'en enivrent jusqu'à s'en sanctifier, c'est tellement beau à regarder.

Les livres sont sacrements comme un amour qui naît, un fluide bilatéral que la raison ne daigne expliquer : une histoire de Beauté, de coup de foudre, de couverture glacée, de retenue qui attise cette envie d'ouvrir, d'explorer et de découvrir l'Autre au fil des jours et des pages jusqu'à ce qu'il se dévoile pour le pire et pour le meilleur.

La grâce des mots transmise à des gens qui s'assoient ou restent debout pour la recevoir, le visage baissé, silencieux comme jamais, grâce sacrée que je n'ose souiller par la parole, par pur respect pour cette indéfinissable intimité.

Je leur offre incontestablement car le religieux ne se monnaie pas ; comblés, ils quittent mon stand avec celui qu'ils ont choisi, l'élus momentané de leur cœur qu'ils poseront partout mais pas trop loin d'eux ; ils en mourront ou en renaîtront, quoiqu'il en soit, ils n'en sortiront pas indemnes car on ne sort jamais indemne d'un Livre, qu'on le veuille ou non.

Je me délecte de les nourrir de tous ces mots qui m'ont déjà nourrie et de les envoyer au Paradis.

La Lecture est rédemption, elle pardonne tout à l'homme, même au pire.

CHIENS

Après des heures d'observation, je finis par remarquer qu'on reconnaît bel et bien un maître à son chien jusqu'à déceler mêmes des similitudes entre les poils et les cheveux, les démarches et les regards.

Ses yeux noirs comme l'ébène me transpercent et me glacent, ils respirent la haine autant que ceux de son maître, l'agressivité enfouie au plus profond de soi et qui ne demande qu'une étincelle pour exploser, devenir Violence.

Il en veut à la terre entière car la vie lui a fait des crasses et lui aussi d'ailleurs, il lui gueule dessus en gueulant sur son chien, ça le calme, lui fait du bien sinon il serait déjà en tôle et il n'aurait rien sur quoi vomir sa hargne.

« Était-il la cause ou la conséquence de celui qu'il était devenu ? » il se posait encore cette question et n'y trouvait aucune réponse, pas facile de faire le bilan de sa propre vie et de trouver pourquoi et à quel moment elle est partie à vau l'eau.

— Titan, assis ! Assis je te dis, sale clébard !

Ils s'étaient trouvés tous les deux au coin d'une rue, chacun abandonné à sa manière et ils s'étaient secourus comme ils avaient pu.

Titan obéit et tressaille, il a peur, il n'ose même pas remuer la queue.

À ma grande stupéfaction, je vois le maître démuseler la bête et la caresser, il fait glisser ses doigts dans les poils, doucement, gracieusement comme s'il caressait les cheveux soyeux d'une mère partie trop tôt ou d'une amante indocile qui l'avait vite fui comme la peste.

Ainsi, il a choisi de ne plus jouer les durs le temps de démuseler le peu de sentiments qui lui restent et de se persuader que finalement il est capable d'être doux comme un agneau.

Titan n'en croit pas ses yeux, il n'est pas habitué à la bonté de son maître, à la bonté tout court. Il a toujours vécu sous les coups, les coups de pied, de ceinture, les coups de gueule.

Je me replonge dans l'agencement de mon étal et trop vite, j'entends la muselière cliquer ; martyr, le chien n'a pas eu le temps de réaliser ce qu'était le bonheur, son coup de grâce lui pend au museau car arrivera un jour où son bourreau lui fera payer leur calvaire cher.

Ils partent au loin sur leur chemin de croix, chacun l'ombre de l'autre, chacun dépendance affective de l'autre.

— Excusez moi.

Je lève la tête et découvre une dame élégante avec un bichon maltais lové dans ses bras, ils sont parfaitement assortis : même boléro bleu contre les légers courants d'air d'automne, même chouchou.

— Bonjour Madame, que puis-je faire pour vous ?

— Je cherche une petite boîte en porcelaine, auriez-vous cela chère dame ?

— Désolée, je viens d'en vendre une, c'est pas de chance !

— Oh non ! Mais où donc vais-je mettre la première dent de lait de mon bichounet d'amour ? T'inquiète, mon bébé, maman va bien finir par trouver.

Elle le caresse tendrement de ses doigts bagués jusqu'aux ongles, elle y met tout son cœur.

Sans savoir que j'ai déjà tout deviné, elle ajoute :

— Vous savez, c'est mon bébé, celui que je n'ai jamais eu car je n'ai jamais trouvé couvercle à ma marmite ; au moins, lui m'est fidèle, pas comme tous ces hommes que j'ai eus dans ma vie, il ne me laissera jamais tomber, ainsi il n'y a aucun risque que je fasse le syndrome du nid vide car avec la ménopause en plus, ça ferait beaucoup ! Et oui, un enfant, ça ne se fait pas à la légère, c'est s'engager, alors autant que ce soit avec celui qu'on aime, quelqu'un de confiance mais les gens de confiance, ça ne court pas les rues, encore moins de nos jours !

Je lui souris et elle rajoute :

— Navrée, je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout cela, je ne vous connais ni en blanc ni en noir et un vide-greniers n'est pas fait pour déballer sa vie.

Je la mets à l'aise en lui disant qu'il n'y a pas de mal et qu'elle a entièrement raison : on ne fait pas un bébé par hasard, pour les allocations familiales, pour panser un couple en perdition, une solitude ou compléter une collection de peluches car il le ressentira dès le fœtus et vous le fera payer cher à sa façon toute vos vies durant.

Bichounet aboie, il est heureux comme un poisson dans l'eau à en lâcher une petite crotte dans le sac plastique prévu à cet effet par sa gentille maîtresse qui pense à tout.

Le chien est le meilleur ami de l'homme, quel qu'il soit.

MES FILAMENTS DE SUCRE

Elles me titillent l'odorat jusqu'à mettre en appétit mes papilles gustatives, me transportent avec volupté dans les entrailles de l'Enfance et hédonique jusqu'au bout, je me laisse doucement aller dans cette descente aux délices : l'odeur du sucre qui s'échappe des filaments rose bonbon des barbes à papa, celle de l'huile revisitée des churros battus par l'araignée à friture et des chouquettes dans les cornets en papier...

Le sucre dégouline lentement sur mes doigts potelés et je m'en lèche les babines, je patine le bâton de mes lèvres insatiables à le mâcher jusqu'à la dernière fibre.

Les manèges n'en finissent plus, je m'en étourdis gloussant de joie, depuis la Belle au Bois Dormant, j'attrape enfin le pompon, le tient fermement, le poing crispé de peur qu'on me le vole, heureuse comme si j'avais attrapé la terre entière après lui avoir maintes et maintes fois tourné autour.

J'en crève de bonheur, j'ai le cœur qui bat la chamade, j'aurai un tour du Monde gratuit sous les yeux émerveillés de tous ces gens qui ont l'air vieux et qui sourient à l'Enfance.

Les pipes blanc crayeux tournicotent, je me bouche les oreilles, une vole en éclats et je me laisse envelopper par l'odeur de cartouche, mon ami a gagné le jeton de la chance et je savoure chaque seconde que je mets à choisir le cadeau auquel j'ai droit parmi les mille qui sont exposés dans le petit camion de forain.

Je choisis la pâte à prout rien que pour enfoncer les doigts dans le slime vert fluo, gluant et visqueux, un de mes plaisirs parmi bien d'autres, celui que mon enfance me laisse le temps de savourer car j'ai tout le temps devant moi, rien ne presse et ne me presse.

Ensuite, je courbe le dos sous les fils de laine qui découlent des grosses peluches, il suffit d'en tirer un pour gagner, c'est écrit noir sur blanc « aucun perdant, à tous les coups, on gagne. »

J'y crois dur comme fer, plonge le visage dans le doux rideau laineux et tire, encore et encore, obnubilée par le doux regard de Bambi que je crève d'envie d'emporter pour régaler mes nuits de sa présence ; j'en vide mes poches jusqu'au dernier centime et la dame du stand me sourit de toutes ses dents blanches comme neige.

Je repars bredouille alors qu'on m'avait fait croire que je gagnerais, je ne comprends pas, moi qui avait toujours eu une confiance absolue en les adultes.

La vie est un jeu, une loterie, elle est dangereuse et vous attend à de multiples tournants, je ne comprendrai cela que bien plus tard car bientôt, trop bientôt, il y aura des cartouches pour de vrai, des Bambis orphelins à jamais et de longues dents pointues comme celles du grand méchant loup.

SOIS SAGE, Ô MA FOLIE !

Elle fait le dos rond sous le poids de sa bosse, elle avance en jouant du cou, à droite, à gauche, pantin désarticulé, bête de cirque qui fait la risée de certains et hélas de beaucoup trop ; elle marmonne dans les poils de son menton en fixant ses orteils qui débordent des chaussures et du bas de sa jupe plissée ; parfois, elle s'arrête net au milieu du commun des mortels, les yeux au ciel comme pour trouver une raison à ce monde qui ne l'a jamais comprise, météorite tombée sur un terrain hostile et pourtant elle se sent bien chez elle, ce sont les autres qui ne sont pas à leur place et qui devraient rentrer chez eux.

Subitement, elle s'arrête et hurle « personne n'a le droit de vous prendre votre vie » ! Les gens haussent les sourcils en riant et pourtant, elle a raison ; elle a l'air convaincue, elle y tient bel et bien à sa vie comme à cette sœur dont elle reproche l'absence dans une dégringolade de phrases semées à tout vent sur le ton courroucé du reproche.

Elle a raison d'être en colère, elle est seule actrice de sa vie dans ce monde si vide ; seule pour comprendre que ce sont sûrement tous ces autres là qui ont foiré leur rôle.

Elle me fixe du regard, d'un regard qui ne me voit pas et me demande où j'ai acheté mes boucles d'oreille car elle les trouve tout simplement belles ; je n'ai pas le temps de lui répondre qu'elle s'est déjà éclipsée.

Elle continue sa trajectoire, son chemin, prophète et disciple à la fois.

FÉLICITÉ

Je le remarque, il s'arrête devant moi juste le temps de reprendre son souffle ou du moins le peu qui lui en reste.

Il me regarde, me sourit béatement, avance d'un pas, recule de deux comme mouliné par un fil de pêche lancé à l'aveuglette dans les remous de la vie.

Mais il persiste, résiste au courant, pas du genre à abandonner le morceau, il veut se coltiner son corps jusqu'au bout, sa dignité que personne n'a le droit de lui prendre ; après tout, il mérite respect et gratitude car il a tout donné pour la République jusqu'à en sacrifier sa douce, sa primevère celle qui guettait son retour de la guerre au rythme de ce tic-tac qui n'en finissait plus de lui heurter le tympan.

Seule l'odeur des violettes cachées dans ses lettres qu'elle recevait au petit bonheur la chance lui donnait du baume au cœur puis elles se sont étiolées, elle avec, au fil des jours, des mois et des années. Sans savoir pourquoi, elle a recommencé le Temps avec un autre, ainsi, quand il est revenu de l'Inimaginable, il n'a plu su caresser une autre peau, enfouir le visage dans une autre chevelure et encore moins mettre une alliance à un doigt .

Pas moyen, c'était plus fort que lui, il ne voyait qu'elle dans les moindres recoins de la terre et de l'espace, elle peuplait sa vie de son absence et il s'en contentait ; aimer comme il l'avait aimée, en s'en faire péter le corps et l'esprit, ne pouvait se produire qu'une fois dans la vie d'un homme.

Malgré tout, il tient encore debout car il s'est fait une raison de l'insensé, de l'impensable ; il continue à se faire beau, question d'amour propre ; espérons qu'il terminera sa vie choyé, chez lui ou dans un Ehpad du coin, la France lui doit bien cela, le retour de cette médaille qu'il a refusé de prendre ; à quoi bon ? Elle ne lui aurait pas rendu ses morts, sa veuve de cœur : la guerre ne fait jamais de quartier , jamais dans les sentiments, elle est dure.

Il avance péniblement, il est beau à regarder, beau comme un dieu.

Quelque part, sa béatitude fusionne avec celle qui se fait subrepticement mienne, tous deux, fragments de la même mosaïque ; je me sens humblement et grandiosement humaine avec la délicieuse impression que je me meurs vivante dans la religion qui m'est propre: celle des Sens, du Vrai que j'absorbe comme un buvard en fermant les yeux d'extase.

Un dimanche pas comme les autres jours, un dimanche de transcendance grâce à tous ces gens qui me portent et me transportent sans le savoir.

Un roman est aussi une galerie de portraits peints par les mots.

Je n'ai encore rien trouvé de mieux que les gens comme sources d'inspiration.

Toutes mes excuses aux Michelle, Pascale, vendeurs de glace de bord de mer
et aux pro-brexit.

Notes

[←1]

bateau cercueil: bateau qui transportait des immigrants irlandais en Amérique pour fuir la grande famine ou crise de la pomme de terre (1845-1852)

[←2]

Lovespoon : cuillère en bois sculptée généralement offerte par un homme à l'élue de son coeur dans la coutume galloise, bretonne....

[←3]

« Migrant Mother » : photographie la plus célèbre de Dorothea Lange ; captée en 1936, elle symbolise la souffrance de tous les migrants américains qui ont fui la Grande Dépression.